

<https://www.dechargelarevue.com/D-une-liberte-directe-et-allegre-qui-force-la-sympathie.html>



À propos du polder 193

# « D'une liberté directe et allègre qui force la sympathie

»

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : dimanche 12 juin 2022

---

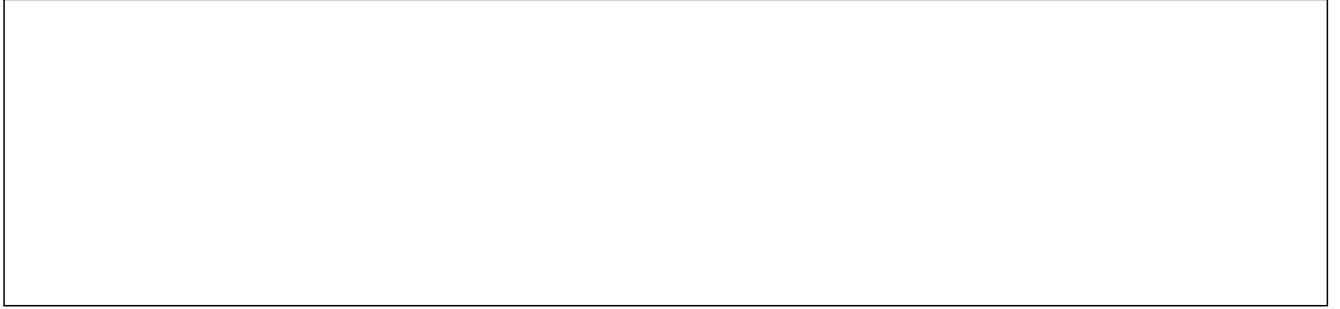
Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

*Une mémoire de lait*, de **Claire Coursoux**, - polder [193](#)- à son tour trouve sa lectrice : c'est **Françoise Delorme** qui s'y colle, commente longuement l'ouvrage dans ses *Repaires repères* de ce mois de juin, sur la revue numérique [Terre à Ciel](#). A son tour, souligné-je, puisque précédemment l'autre polder de ce printemps : n° [194](#), *Kairos* de **Nathanaëlle Quoirez**, avait été favorablement accueilli, par *Patrice Maltaverne* notamment, comme j'en faisais écho ici même en *Repérage* du [3 juin](#).

De quoi satisfaire le responsable de collection que je suis, d'écartier sa crainte de voir délaissé l'un des ouvrages qui font l'objet de d'une livraison double - comme chacun sait. Et voilà que sans plus tarder, l'équilibre un instant rompu entre ces deux *polders* du printemps se trouve heureusement rétabli par l'intervention de Françoise Delorme, fidèle à elle-même en l'attention soutenue qu'elle porte à nos livraisons.

Dès lors, prenons note de son appréciation d'*Une Mémoire de lait* :





Voilà un beau petit Polder !

Quoique je ne pense pas que seules les femmes puissent écrire sur l'expérience des femmes, ni les noirs ou les vieux sur celles des noirs et des vieux, la revendication de devenir un poète comme les autres [1] me paraît devoir être cependant défendue tout en continuant à pointer les anomalies de la vie de la poésie concernant l'arrivée progressive et importante des femmes dans cet art. Des portes s'ouvrent, mais pas toujours aussi facilement qu'on le voudrait.

Surtout, la poésie écrite des femmes ne circule pas assez dans les esprits pour nourrir la substance de son histoire. La position militante est difficile à tenir. Et la voix de Claire Coursoux tente de s'y colleter dans les poèmes mêmes. Avec bonheur, sans compter que ces poèmes s'échappent vite de ce pré carré militant qui me convainc. Ces poèmes prennent vite un rythme vif et surprenant pour parler de la vie et de la pensée au quotidien, portés par une liberté directe et allègre qui force la sympathie.

Pourtant, rien ne se présente sous les meilleurs auspices :

j'ai dans la bouche  
des mots fissurés  
j'ai dans la bouche un abîme  
des mots abîmés

Mais l'amour peut réparer une relation dès l'abord faussée entre un homme et une femme, les gestes de l'amour qui nous rendent humains les uns et les autres et vivants, entiers et fragiles :

tes caresses effacent tout  
même tes mots rasoirs ne laissent pas de cicatrices  
tes mains réparent ma peau meurtrie de mots  
dans tes bras je me donne le droit d'être imparfaitement nue

Les vers de Claire Coursoux possèdent une sorte de fraîcheur qui émeuvent dès l'abord, une sensibilité à fleur de mots, limpide. Les questions que ses poèmes posent explorent souvent la douleur d'être assignée à des postures de discrétion ou d'absence qui assujettissent une femme du fait qu'elle est femme, non sans ironie :

Tu reflètes mon ombre depuis ton visage d'homme croque-mort. Le noir me va si bien. En col roulé la chauve-souris au cou. Et ce sont les basses que j'écoute en premier comme de lourds ciseaux enfoncés dans mes pieds. Tu reflètes ma femme depuis ton visage d'homme croque-mort.

Mais la poète écrit. Ainsi, elle sauve et reconduit une liberté qu'il convient de conquérir, en établissant des relations directes, même discrètes, avec le monde, en sachant les renouveler, les habiter et les donner à sentir - entre joie et douleur - avec des mots, ainsi renouvelées, présentes :

je cueille ma liberté au bout des chemins de feuilles rouges  
la bicyclette sur le bas-côté  
je glisse clandestine près des eaux du fleuve  
[...]

je m'emplis de la nature par crainte de me vider de l'humain  
et je verse des larmes le dos dans la terre

À travers une écriture assez dépouillée, Claire Coursoux semble chercher à se dépouiller plus encore, à trouver une sorte de simplicité qui se dédouble à l'infini pour y arrimer une identité complexe, mais plus sereine, plus sûre d'elle, gagnée sur l'ombre, sur les conventions qui l'emprisonnent, avec comme de l'enfance curieuse et attentive qui revient, qui regarde, qui parle avec vivacité :

j'ai dans le miroir  
une femme nue  
nue d'oser vivre nue  
j'ai dans le miroir une femme nue  
une femme qui dit toi  
tu es une femme nue

Alors que ce petit livre n'est pas forcément très gai, arcbuté contre la difficulté d'exister et aussi celle d'être entendue, curieusement, il ragaillardit l'esprit. On se sent plus vif, plus allant, avec encore des rêves à poursuivre, des découvertes à partager, des désirs de vie et de mots pour la dire :

Vivre d'une lueur. Nous sommes faits de soleil. Chaque jour, voir la mer qui nous habite. Ouvrir les yeux, mer turquoise. Cornet de frites renversé. Ne jamais cesser de faire des châteaux sur la plage.

*Post-scriptum :*

**Repères :** [Polder 193](#) : **Claire Coursoux** : *[Une mémoire de lait]*. Préface : **Murièle Camac**. Couverture : **Alice Delsenne**. Comme tout ouvrage de la collection, on se le procure contre 6Euros à l'adresse de la revue *Décharge* ( 11 rue Général Sarraill - 89000 Auxerre) ou à *la Boutique* ouverte sur notre site : [ici](#).

On s'abonne à la collection *Polder* contre 20Euros pour quatre publications, ou 45Euros dans un abonnement annuel couplé avec la revue *Décharge*. Correspondance à l'adresse de la revue (voir ci-dessus). Plus de renseignement sur l'onglet *S'abonner* : [ici](#).

---

[1] -in préface de Muriel Camac.